**« Tombouctou » de Guy de Maupassant (1884)**

*Dans cette nouvelle réaliste de Maupassant, un lieutenant raconte à un ami, comment il a fait la rencontre d’un tirailleur africain lorsqu’il commandait une troupe disparate, lors de la guerre de 1871. Le soldat noir était, le plus grand des tirailleurs africains, le plus respecté. Comme son nom était imprononçable, le lieutenant le surnomma très vite Tombouctou. Cet extrait est l’*incipit *de la nouvelle.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | Le boulevard, ce fleuve de vie, grouillait dans la poudre d’or du soleil couchant. Tout le ciel était rouge, aveuglant ; et, derrière la Madeleine, une immense nuée flamboyante jetait dans toute la longue avenue une oblique averse de feu, vibrante comme une vapeur de brasier.  La foule gaie, palpitante, allait sous cette brume enflammée et semblait dans une apothéose. Les visages étaient dorés ; les  chapeaux noirs et les habits avaient des reflets de pourpre ; le vernis des chaussures jetait des flammes sur l’asphalte des trottoirs.  Devant les cafés, un peuple d’hommes buvait des boissons brillantes et colorées qu’on aurait prises pour des pierres précieuses fondues dans le cristal.  Au milieu des consommateurs aux légers vêtements plus foncés, deux officiers en grande tenue faisaient baisser tous les yeux par l’éblouissement de leurs dorures. Ils causaient, joyeux, sans motif, dans cette gloire de vie, dans ce rayonnement radieux du soir ; et ils regardaient contre la foule, les hommes lents et les femmes pressées qui laissaient derrière elles une odeur savoureuse et troublante.  Guy de Maupassant, « Tombouctou », *in Contes du jour et de la nuit*, (1884). |

***Pierre et Jean* de Guy de Maupassant (1887)**

*Pierre, le héros du roman, a acquis progressivement la certitude de l'infidélité de sa mère. Ses soupçons deviennent de plus en plus forts et nourrissent une angoisse qui le pousse à s'évader et à fuir le milieu familial quelques heures. Dans ce chapitre 5, Pierre se rend sur la plage de Trouville et déambule entre les bourgeois en villégiature.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Toutes ces toilettes multicolores qui couvraient le sable comme un bouquet, ces étoffes jolies, ces ombrelles voyantes, la grâce factice des tailles emprisonnées, toutes ces inventions ingénieuses de la mode depuis la chaussure mignonne jusqu'au chapeau extravagant, la séduction du geste, de la voix et du sourire, la coquetterie enfin étalée sur cette plage lui apparaissaient soudain comme une immense floraison de la perversité féminine. Toutes ces femmes parées voulaient plaire, séduire, et tenter quelqu'un.      Elles s'étaient faites belles pour les hommes, pour tous les hommes, excepté pour l'époux qu'elles n'avaient plus besoin de conquérir. Elles s'étaient faites belles pour l'amant d'aujourd'hui et l'amant de demain, pour l'inconnu rencontré, remarqué, attendu peut-être.      Et ces hommes, assis près d'elles, les yeux dans les yeux, parlant la bouche près de la bouche, les appelaient et les désiraient, les chassaient comme un gibier souple et fuyant, bien qu'il semblât si proche et si facile. Cette vaste plage n'était donc qu'une halle d'amour où les unes se vendaient, les autres se donnaient, celles-ci marchandaient leurs caresses et celles-là se promettaient seulement. Toutes ces femmes ne pensaient qu'à la même chose, offrir et faire désirer leur chair déjà donnée, déjà vendue, déjà promise à d'autres hommes.  Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, extrait du chapitre V (1887) |

**« Histoire vraie » de Guy de Maupassant (1884)**

*De retour de la chasse, lors d’une soirée arrosée, M. de Varnetot prend la parole pour raconter une « drôle d’histoire » de jeunesse. A vingt-cinq ans, il s’ennuyait dans son château : il remarqua alors une jeune servante au service de son voisin. Il l’échangea contre une jument que son voisin convoitait, pour mieux vivre sa passion. Bientôt, il s’en lassa et, lorsqu’elle lui apprit qu’elle était enceinte, il chercha à s’en débarrasser. Ce passage est un extrait de l’*incipit*.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | Ils avaient chassé tout le jour sur les terres de maître Blondel, le maire d'Éparville, et ils mangeaient maintenant autour de la grande table, dans l'espèce de ferme-château dont était propriétaire leur hôte.  Ils parlaient comme on hurle, riaient comme rugissent les fauves, et buvaient comme des citernes, les jambes allongées, les coudes sur la nappe, les yeux luisants sous la flamme des lampes, chauffés par un foyer formidable qui jetait au plafond des lueurs sanglantes ; ils causaient de chasse et de chiens. Mais ils étaient, à l'heure où d'autres idées viennent aux hommes, à moitié gris, et tous suivaient de l'œil une forte fille aux joues rebondies qui portait au bout de ses poings rouges les larges plats chargés de nourritures.  Soudain un grand diable qui était devenu vétérinaire après avoir étudié pour être prêtre, et qui soignait toutes les bêtes de l’arrondissement, M. Séjour, s’écria :  — Crébleu, maît’ Blondel, vous avez là une bobonne qui n’est pas piquée des vers.  Et un rire retentissant éclata.  Guy de Maupassant, « Histoire vraie », *in Contes du jour et de la nuit*, (1884) |

***Une Vie* de Guy de Maupassant (1883)**

*Jeanne est l’héroïne de ce roman de Guy de Maupassant. Ce passage est un extrait de l’*incipit*.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre, mais la pluie ne cessait pas.     L'averse, toute la nuit, avait sonné contre les carreaux et les toits. Le ciel bas et chargé d'eau semblait crevé, se vidant sur la terre, la délayant en bouillie, la fondant comme du sucre. Des rafales passaient pleines d'une chaleur lourde. Le ronflement des ruisseaux débordés emplissait les rues désertes où les maisons, comme des éponges, buvaient l'humidité qui pénétrait au-dedans et faisait suer les murs de la cave au grenier.     Jeanne, sortie la veille du couvent, libre enfin pour toujours, prête à saisir tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps, craignait que son père hésitât à partir si le temps ne s'éclaircissait pas, et pour la centième fois depuis le matin elle interrogeait l'horizon.      Puis elle s'aperçut qu'elle avait oublié de mettre son calendrier dans son sac de voyage. Elle cueillit sur le mur le petit carton divisé par mois, et portant au milieu d'un dessin la date de l'année courante 1819 en chiffres d'or. Puis elle biffa à coups de crayon les quatre premières colonnes, rayant chaque nom de saint jusqu'au 2 mai, jour de sa sortie du couvent.  Guy de Maupassant, *Une Vie* (1884) |

**« Un lâche » de Guy de Maupassant (1885)**

*Le vicomte Gontran-Joseph de Signoles est un homme soucieux de son honneur : un soir, il défie en duel un inconnu qui a une attitude insolente envers une de ses amies. Cet extrait est la chute de la nouvelle : le matin du duel au pistolet, le beau Signoles se prépare*...

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | S'il n'avait pas, devant l'autre, la tenue noble et calme qu'il faut, il serait perdu à tout jamais. Il serait taché, marqué d'un signe d'infamie, chassé du monde ! Et cette tenue calme et crâne, il ne l'aurait pas, il le savait, il le sentait. Pourtant il était brave, puisqu'il voulait se battre !... Il était brave, puisque... - La pensée qui l'effleura ne s'acheva même pas dans son esprit ; mais, ouvrant la bouche toute grande, il s'enfonça brusquement, jusqu'au fond de la gorge, le canon de son pistolet, et il appuya sur la gâchette...  Quand son valet de chambre accourut, attiré par la détonation, il le trouva mort, sur le dos. Un jet de sang avait éclaboussé le papier blanc sur la table et faisait une grande tache rouge au-dessous de ces quatre mots :  "Ceci est mon testament."  Guy de Maupassant, « Un Lâche », *Contes du jour et de la nuit* (1885) |